

Priska Seiler Graf et Mathias Reynard sont prêts à présider le Parti socialiste

● Ils sont désormais quatre à briguer la succession de Christian Levrat à la tête du PS. Face à Mattea Meyer et Cédric Wermuth, un nouveau duo alémanico-romand nous dévoile sa candidature.

FLORENT QUIQUEREZ
florent.quiquerez@lematindimanche.ch

La course à la succession de Christian Levrat est relancée. Alors que le duo formé par Mattea Meyer (ZH) et Cédric Wermuth (AG) était seul en lice, deux challengers sortent du bois: Priska Seiler Graf (ZH) et Mathias Reynard (VS), qui présentent aussi une coprésidence en vue du Congrès du PS les 4 et 5 avril à Bâle. «Si nous nous lançons, c'est que nous pensons avoir des chances», précise la Zurichoise.

Elle est Alémanique, lui Romand. Elle vient de la ville, lui de la campagne. À 51 ans, Priska Seiler Graf se définit comme une pragmatique. À 32 ans, Mathias Reynard a toujours envie de changer le monde. Tous deux sont enseignants. «On peut difficilement imaginer une coprésidence plus complémentaire», lâche le Valaisan. Cette complémentarité, ils la voient comme une force alors qu'on reproche à l'autre duo de ne représenter que l'aile gauche et urbaine. «Nous voulons offrir un choix», explique Priska Seiler Graf.

Personne n'est plus légitime qu'un autre pour diriger le PS.»

Alors que Mattea Meyer et Cédric Wermuth se connaissent depuis des années, cette candidature s'est construite peu à peu, au fil de discussions avec leurs collègues Angelo Barrile (ZH) et Franziska Roth (SO), aussi intéressés. «Nous avons analysé quelle combinaison représentait au mieux la diversité du PS», raconte Mathias Reynard. Chaque membre doit pouvoir s'identifier dans la présidence. Pour Priska Seiler Graf, il ne s'agit pas «de diriger le parti avec mon meilleur ami. Ce sont des relations de travail. L'important, c'est d'avoir confiance dans son partenaire.» Et Mathias Reynard de glisser: «Priska sait de quoi elle parle, elle coprésidé avec talent le PS zurichois.» Une section pas de tout repos.

Bien qu'ils aient des profils différents, ils écartent toute cacophonie. «Mathias est considéré comme plus à gauche, et moi au centre du PS. Mais sur l'écrasante majorité des dossiers, nous sommes sur la même longueur d'onde, dit la Zurichoise. Parfois, nous devons nous mettre d'accord avant de prendre position, mais je ne vois pas cela comme un obstacle.» Le Valaisan ajoute: «Un président n'est pas là pour imposer ses choix, mais défendre ceux du parti.» Une de leurs propositions est d'ailleurs de recourir plus souvent au vote des délégués. «Une fois la décision prise, nous la défendrons. Et si notre style, notre façon de parler ou de nous présenter n'est pas le même, tant mieux. Ça permettra de toucher un public plus large», conclut Mathias Reynard.



Elle est Alémanique, lui Romand. Elle vient de la ville, lui de la campagne. À 51 ans, Priska Seiler Graf se définit comme une pragmatique. À 32 ans, Mathias Reynard a toujours envie de changer le monde.

«Le discours du Parti socialiste doit devenir moins intello»

Mathias Reynard, à quel moment vous êtes-vous dit: «Je fonce»?
Ça s'est fait petit à petit. J'ai reçu énormément de marques d'encouragement et de soutiens de collègues du parlement, ou de membres du PS. C'est cet enthousiasme qui m'a motivé, mais aussi la combinaison avec Priska. Je pense que notre complémentarité peut faire du bien au parti.

C'est le «phénomène Reynard». Vous êtes conscient que vous dégagez un vent de fraîcheur au PS?
C'est ce qu'on me dit. Mais personnellement je ne crois pas à la personification de la politique et au messie qui va tout changer. La politique suisse est faite par des gens qui doivent rester humbles, qui sont dans des fonctions de façon provisoire et qui les quittent ensuite. Je n'ai jamais forcé les choses pour accéder à un poste. Je ne fais pas cela pour ma petite personne, mais pour défendre le mouvement et ses valeurs. Tous les matins en me rasant, je ne rêve pas de diriger le PS. Et je sais qu'à 50 ans je ne serai plus dans la politique.

Pour ce genre de poste, ne faut-il pas y penser en se rasant?
Non. Regardez Viola Amherd. C'est une conseillère fédérale exemplaire, et je pense que cela n'a jamais été son objectif dans la vie. Elle est arrivée au bon moment avec le bon profil. Sa personnalité touche les gens.

Pourquoi voulez-vous prendre la tête du PS. Est-ce juste parce que les gens vous poussent à y aller?

Si aujourd'hui, j'ai la chance de siéger à Berne, c'est grâce à mon parti. Le PS m'a toujours soutenu et ses membres m'ont apporté beaucoup d'énergie. Aujourd'hui, je veux donner en retour du temps et de l'énergie au parti. Mais c'est aussi un défi passionnant. Ce que j'aime en politique, c'est la vie du parti, aller dans les assemblées, rencontrer les sections. J'ai des projets, j'ai des envies, et je veux apporter ma pierre à l'édifice. Enfin, je veux participer aux grands débats qui peuvent changer la Suisse. Et le PS est un acteur incontournable.

Comment vous projetez-vous dans cette fonction?

La politique parlementaire pure, c'est le rôle du chef de groupe. Dans ma conception, être président c'est mobiliser, motiver, organiser. Un président doit incarner les valeurs du parti. Il doit donner aux gens l'envie de voter PS, leur démontrer qu'on peut concrètement améliorer leur vie. Il faut dire aux étudiants que le PS s'engage pour les bourses d'études. Au salarié, qu'on reconnaît les nouvelles souffrances dans le monde du travail. Au retraité, qu'on se bat pour son AVS. Et au couple qui veut des enfants, que l'on défend le congé paternité et les places de crèches.

Votre défi sera d'éviter la déliquescence du PS, au plus bas depuis 1919. Votre solution miracle?
Le PS a plutôt bien résisté compte tenu du succès historique des Verts. D'ailleurs, dans certains cantons comme le Valais, nous avons aussi progressé, ce qui montre qu'avec des

discours aux accents différents, les deux partis peuvent séduire. Pour gagner, le PS doit avoir un discours plus terre à terre et bien marqué à gauche. Mais il faut aussi qu'il y ait des avancées concrètes une fois que le parti est aux responsabilités.

Cela veut dire être ferme face aux militants, mais ouvert au compromis au parlement?

Oui, mais surtout le discours du PS doit devenir moins intello. Je me bats depuis des années pour cela. Notre discours doit être compréhensible par tous et pas juste les professeurs d'université. Et nous devons devenir plus offensifs. Au parlement, nous devons obtenir des avancées, même si elles ne sont pas spectaculaires. Quand je me bats pendant trois ans pour le soutien à la création de places de crèches, ce n'est pas une révolution, mais ça arrange la vie de centaines de familles. Idem, avec la norme anti-homophobie. C'est un petit plus dans le Code pénal, mais ça peut réellement changer la vie des personnes LGBT.

Après 13 ans de Levrat, est-ce vraiment l'heure d'un Romand?

C'est bien pour cela que je ne suis pas sorti avant. Pour moi, les choses étaient claires. Je n'étais pas dans le bon timing, car la course allait se jouer entre femmes alémaniques. À partir du moment, où il était question de coprésidence, mon profil, mon âge, ma région et mon parcours ont à nouveau fait de moi un candidat légitime.

Qui a fait le premier pas? Priska Seiler Graf ou vous?

Les choses se sont faites naturellement pendant la session. Il y a eu des discussions avec plein de gens. Après la candidature de Cédric et de Mattea, nous étions encore quatre à avoir fait part de notre intérêt pour le poste. Avec Priska, Angelo et Franziska, nous avons analysé tous les scénarios. L'un d'eux prévoyait deux femmes - je l'aurais soutenu à 100% - mais au final la variante la plus complémentaire, c'était la nôtre.

Priska Seiler Graf c'est donc un choix de raison, plus que de cœur?

Non, les deux. Si le courant ne passait pas, je n'y serais pas allé. Nous avons des affinités. J'apprécie son humilité et sa simplicité. On dit qu'elle est discrète, mais c'est parce qu'elle s'engage sérieusement pour les causes et pas pour sa personne.

N'y a-t-il pas le risque que vous soyez le président des Romands et elle des Alémaniques?

Cela ne m'inquiète pas. Notre présence sera plus forte dans nos régions linguistiques respectives, c'est sûr. Mais c'est ça aussi l'avantage d'une coprésidence. Je n'ai pas envie d'être un politicien professionnel. Je veux rester enseignant. Dans une présidence ce ne serait pas possible.

On vous sait très prudent, avez-vous reçu des garanties ou êtes-vous prêt à prendre un râteau?

Je n'ai aucune garantie. Mais si je ne m'étais pas lancé, beaucoup de gens n'auraient pas compris. Au final, c'est le Congrès qui décidera.

Une prof de ballet devenue spécialiste des avions de combat

La discipline, ce pourrait être le fil conducteur de Priska Seiler Graf. Avant de se consacrer à la politique, cette Zurichoise de 51 ans a enseigné à l'école secondaire le jour, tout en donnant des cours de ballet le soir. «La danse m'a appris beaucoup, raconte-t-elle. La patience, la volonté, mais aussi la certitude qu'on peut dépasser ses limites.» Aujourd'hui, la conseillère nationale siège à Berne dans la Commission de sécurité et est devenue une spécialiste des questions de défense. Début janvier, c'est elle que le PS envoyait devant les médias pour lancer le référendum contre l'achat d'avions de combat. «La sécurité, ce n'était pas mon premier choix lorsque j'ai été élue à Berne en 2015 - je pensais poursuivre mes engagements dans l'écologie et la mobilité -, mais c'est un domaine que j'ai appris à découvrir et que je trouve passionnant.» Mariée et mère de trois enfants, âgés de 10, 20 et 22 ans, Priska Seiler Graf n'est pas novice en politique. À son expérience de parlementaire à tous les échelons s'ajoute celle de 10 ans à l'Exécutif de Klotten (ZH). Et sous des allures sages se cache une battante. «J'ai appris à chercher des compromis avec les partis bourgeois. Je suis clairement de gauche, mais je suis aussi pragmatique.» En 2015, elle visait le Conseil d'État de son canton, mais s'inclinait devant Jacqueline Fehr. Si elle se débrouille en français, Priska Seiler Graf peine encore à s'exprimer librement. «Je vais faire des cours pour m'améliorer. Je veux aussi être la coprésidente des Romands.»